

24 images

24 iMAGES

L'inaccessible étoile *Jauja* de Lisandro Alonso

Gérard Grugeau

Numéro 170, décembre 2014, janvier 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73272ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2014). Compte rendu de [L'inaccessible étoile / *Jauja* de Lisandro Alonso]. *24 images*, (170), 62–63.

L'inaccessible étoile

par Gérard Grugeau



Les premiers plans de *Jauja* sidèrent par leur beauté limpide. Le format 1.33 aux coins arrondis qui rappelle les origines du cinéma confère d'emblée à l'image argentine un écrin somptueux au sein duquel Lisandro Alonso met en place les prémisses d'une mystérieuse quête romanesque. Enserrés dans la pureté du cadre, regardant chacun dans une direction différente (le destin les a déjà séparés),

un père et sa fille perdus au milieu d'une nature virginale se disent leur attachement. Le père, capitaine danois échoué en Patagonie lors de la « conquête du désert » menée au XIX^e siècle par l'armée argentine contre les Amérindiens, vient d'arriver pour occuper un poste d'ingénieur. Il y a dans cette genèse du film, au temps suspendu, la vision fugace d'un paradis. Mais ce paradis sera bientôt souillé, comme le laisse anticiper, avec brutalité, le plan suivant où l'on voit un militaire en livrée rouge se masturber dans l'eau non loin du couple, au milieu des loups marins. En deux plans, une dramaturgie se dessine déjà, archétypale, primitive. Comme il se doit, la jeune Ingeborg deviendra très vite l'objet de toutes les convoitises. Sans crier gare, elle s'enfuira avec un jeune soldat et le père, désespéré, se lancera alors sur la trace des amants.

Dès l'ouverture, on reconnaît chez Lisandro Alonso sa grande maîtrise évocatrice de l'espace, de même que sa façon d'épurer le cadre et de forcer l'ellipse


pour affirmer clairement les intentions de la mise en scène. Et pourtant ici, l'exercice de style apparaît au final un peu vain, comme si le filmage distancé parvenait difficilement à révéler les braises couvant sous la cendre. Adepte des récits ultraminimalistes, le cinéaste argentin (*La Libertad*, *Liverpool*) surprend néanmoins par la richesse nouvelle de sa palette narrative qui oscille subtilement entre drame d'époque, western fordien et conte psychanalytique. La vision d'un homme sanguinaire, devenu apparemment fou et traversant le désert déguisé en femme, ancre même brièvement l'histoire dans le réalisme magique. La déraison sera d'ailleurs le lot de ce père aux pulsions inavouées, prisonnier de ce Nouveau Monde méconnu qui lui a ravi l'amour de sa vie et précipite son être dans des états qui le dépassent. Cette quête existentielle dans des paysages immuables qui menacent d'engloutir l'humain est une constante dans les films du cinéaste. À la rivière que remonte le père à travers



la jungle pour se rendre jusqu'au village de sa fille dans **Los Muertos** succède ici la traversée d'un désert hostile où le capitaine finira par rendre les armes. Un plan de nuit sublime sous une voie lactée d'un bleu métaphysique nous le montrera démuni face à une nature omniprésente qui avalera bientôt l'homme dans un lit de roches noires volcaniques, après la rencontre avec une sorcière terrée au fond de sa grotte, sorcière qui pourrait bien être Ingeborg vieillissante. Laissant advenir la levée du jour dans le plan, Lisando Alonso joue alors sur la durée de la plus délicate des façons. Avant que le récit ne bascule vers son dénouement, il nous amène pour une fois à communier avec la détresse profonde de son personnage tout en nous faisant ressentir l'humilité de notre humaine condition face à l'infini.

Nouvelle coupe franche: dans un épilogue aussi surprenant qu'énigmatique, Ingeborg nous apparaît aujourd'hui dans un

château au Danemark. Lors d'une dernière séquence dans le parc au bord d'un étang, le film semble alors renvoyer dos à dos le rêve et la réalité. Dans quel espace étions-nous? Avons-nous rêvé cette histoire, comme peut-être Ingeborg surprise à son réveil, ou comme peut-être ce père désemparé, dépossédé, fermant les yeux sous la tente avant d'entreprendre son voyage initiatique dans la pampa? Le *Jauja* du titre, qui évoque un royaume mythique, une hypothétique terre d'abondance (on pense bien sûr à *Aguirre, la colère de Dieu* de Werner Herzog ou à *El Dorado* de Carlos Saura) réfère peut-être ici davantage à une quête intérieure où l'amour fou d'un père pour sa fille se heurterait au tabou de l'inceste. Étrangement, cet épilogue qui précipite le récit dans une contemporanéité un peu forcée joue contre le film, le vidant de son mystère primitif. Par ce brutal saut dans le temps, le présent pourtant ancré dans l'espace du conte (Ingeborg en princesse

isolée dans son grand château) semble venir abolir le passé teinté de mythologie, en ternir soudainement la beauté élégiaque et cruelle. Malgré l'éblouissement ressenti face aux images composées avec grâce par le cinéaste et le jeu tout en douleur rentrée de Viggo Mortensen (premier acteur professionnel à faire le saut dans le cinéma de Lisandro Alonso), *Jauja* nous émeut avant tout par sa dimension plastique. Le drame intérieur du capitaine Gunnar Dinesen se perd hélas dans les limbes de notre imaginaire inassouvi, telle une inaccessible étoile, un « pays de cocagne » à peine entrevu et déjà recouvert par le mouvement du monde. 

Argentine, États-Unis, Danemark, France, Mexique, Brésil 2014. Ré.: Lisandro Alonso. Scé.: Alonso, Fabien Casas. Ph.: Timo Salminen. Mont.: Natalia Lopez. Mus.: Viggo Mortensen, Buckethead. Int.: Viggo Mortensen, Viilbjork Malling Agger, Ghita Norby, Adrian Fondari. 108 minutes.

Ce film a été présenté au Festival du nouveau cinéma en octobre dernier.



RSB PRODUCTION
CD / DVD / BLU-RAY

RSB VIRTUEL
PROMOTION / DÉCOUVERTES

RSB SERVICES
DESIGN / DISTRIBUTION INTÉGRÉE

RSBimedia.com

8480, Côte-de-Liesse
Saint-Laurent, QC, Canada H4T 1G7

T 514 342-8511
F 514 342-0401

Sans frais 1 800 361-8153
info@rsbimedia.com

